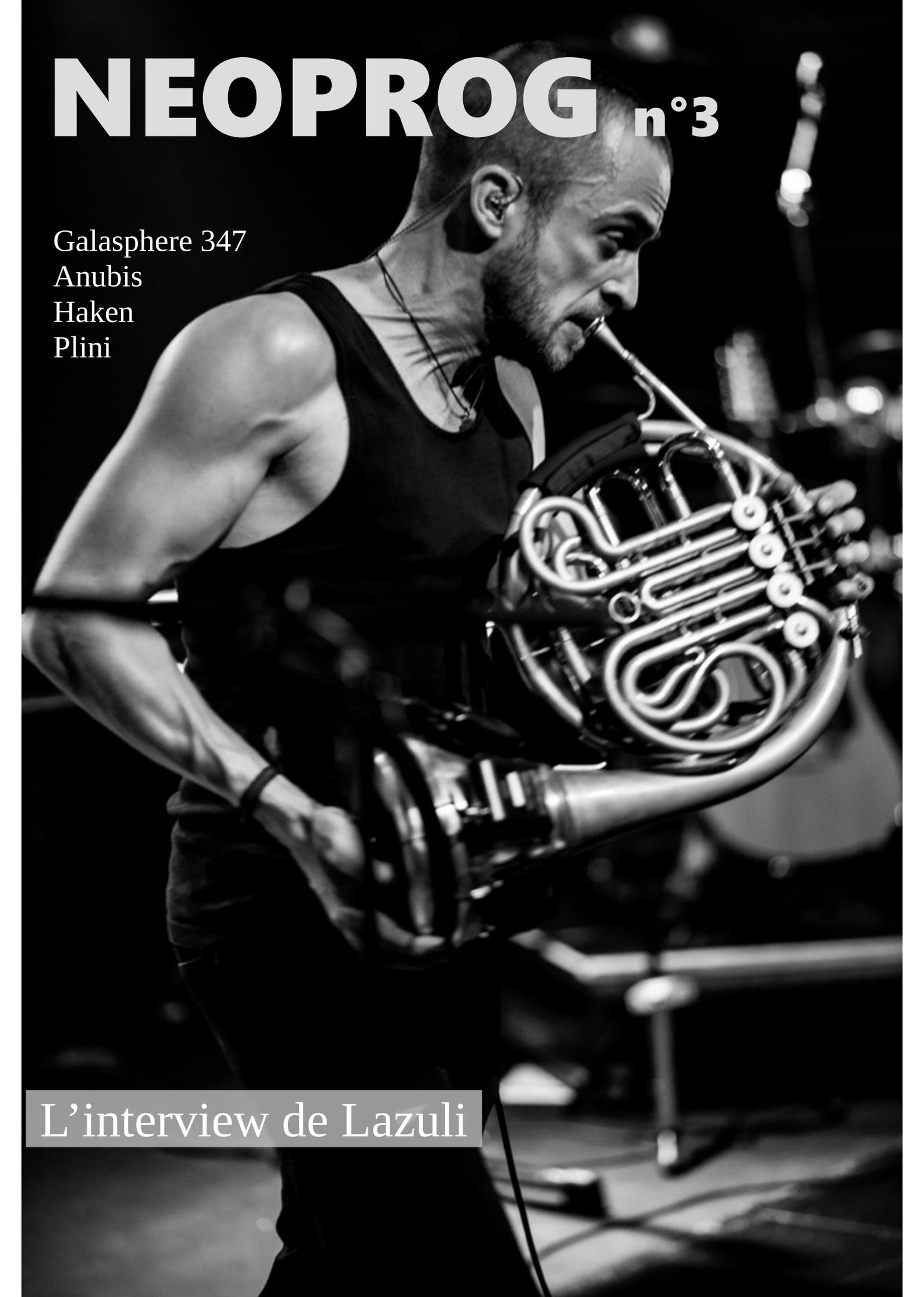


NEOPROG n°3

A black and white photograph of a man with a beard and short hair, wearing a black tank top, playing a French horn. He is captured in a dynamic pose, leaning forward with his mouth on the instrument. The background is dark and out of focus, showing some stage equipment like a microphone stand.

Galasphere 347
Anubis
Haken
Plini

L'interview de Lazuli



L'éditorial

L'été, les festivals battent leur plein, la haute saison pour les musiciens et les plagistes. Neoprogram n'est pas en reste, courant d'un concert à l'autre, le micro à la main, l'appareil photo en bandoulière.

Ce mois-ci nous vous proposons trois live reports, une interview de Lazuli et bien entendu quelques chroniques progressives. Une manière pour vous de bronzer intelligent si vous êtes couchés sur le sable brûlant ou, si vous avez repris le dur labeur, de préparer vos prochains achats de musique en prévision de l'hiver qui arrive, quoique l'on dise. Bonne lecture, où que vous soyez.

Table des matières

L'éditorial.....	3	Ones & Zeros Volume 0 de 3RDegree (2018). 14
Les chroniques.....	4	Inniverse de Unkh (2018)..... 15
Variomatic de Osada Vida (2018).....	4	Live reports..... 16
Blue Space de Human Song (2018).....	6	Roger Waters à Paris..... 16
Map of Broken Dreams (2018).....	7	La fête de la musique à Illkirch-
Galasphere 347 (2018).....	8	Graffenstaden..... 18
Conspiracy of fools de Apogee (2018).....	9	Plini au Grillen..... 20
Icebound de Not A Good Sign (2018).....	10	L'interview..... 24
Different Stories de Anubis (2018).....	11	Lazuli Chez Paulette le 22 juin 2018..... 24
L-1VE de Haken (2018).....	12	Quelques concerts à venir en France..... 31
Epitaphe live de Gens de la Lune (2018).....	13	Et prochainement..... 32

L'équipe Neoprogram :

Jean-Christophe Le Brun
 Laurent Regnard
 Jean-Noël del Castillo
 Guillaume Gibert
 François Moreno

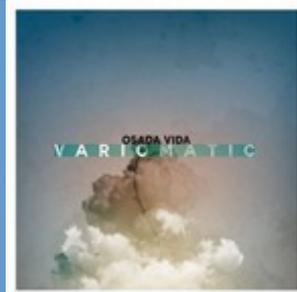
Contact :

Neoprogram
 93 route de Lyon
 67400 Illkirch-Graffenstaden
 France

contact@neoprogram.eu
<http://www.neoprogram.eu>

Les chroniques

Variomatic de Osada Vida (2018)



L'illustration, le sommet d'un nuage sur fond de ciel bleu, résume bien Variomatic, le dernier Osada Vida. Une musique complexe, chargée d'énergie potentielle, de forces contraires, de courants ascendants, de tourbillons, de rafales dévastatrices et cependant retenues. Les cinq polonais, que l'on découvrait il y a quatre ans avec The After Effect, une fois encore vont nous séduire.

Dix titres aux noms le plus souvent minimalistes nous plongent pendant une cinquantaine de minutes dans un rock progressif très éclectique aux multiples facettes; électro, funk, djent, mélodique, hard rock... Des références allant de porcupine Tree jusque AC/DC sur une écriture couplet/refrain avec des soli lumineux de guitares.

'Missing' commence délicatement électro aux claviers et s'achève au son de guitares andalouses. Des influences très contrastées qui, entre les mains de nos polonais, coulent de source. Rock, funky, djent et tout ce que vous voudrez, 'Lager' est juste inclassable quand 'Fire Up' s'annonce comme un hard-rock à la AC/DC avant que des orgues à la John Lord tempèrent les premiers riffs.

Puis vient un rock alternatif façon Porcupine Tree avec 'The Line' suivi de 'The Crossing', un instrumental très court aux influences jazz avec orgues et saxophone. Maintenant essayez de classer 'Melt', fusion de rock funk americana grandiloquent foutraque et génial, si vous avez un nom pour ça, nous sommes preneurs. Les titres qui suivent sont plus classiques, 'Catastrophic' sous forme de ballade, 'In Circles' façon metal progressif et un 'Good Night Return', instrumental cinématique americana nocturne qui cède la place à un final prog rock 'Nocturnal'.

Des styles, des influences, Variomatic est la définition même de la musique progressive, symbiose de mouvements parfois incompatibles, du moins sans le savoir-faire des ces cinq polonais décidément brillants.

Titres :

Missing
Eager
Fire Up
The Line
The Crossing
Melt
Catastrophic
In Circles
Good Night Return
Nocturnal

Label :

Metal Mind Productions



Auteur :

Jean-Christophe

Blue Space de Human Song (2018)



Human Song, ce fut une rencontre lors du concert de Esben & the Witch à la Laiterie en 2017. Le duo strasbourgeois assurait la première partie de la soirée. Piano, chant féminin, basse et batterie ouvraient sur un rock alternatif teinté de psyché et de motifs électros.

Après ‘The Birth Of Seven Crows’ (2013) et un live enregistré au centre de la Terre (2017), ils composaient en 2018 un nouvel album, Blue Spaces, que nous découvrons avec vous aujourd’hui. Une voix envoûtante, le plus souvent sans parole, une musique alternative, doom, cinématique, chamanique, l’univers musical de Human Song ne révolutionne pas le genre mais mérite que l’on s’y attarde, le temps de la découverte.

‘No Fairy’ est un bon échantillon de cette musique : claviers cinématiques, piano, batterie, basse et voix elfique habitent ce titre court qui pourrait sonoriser un long travelling. ‘West’ figure parmi les rares pièces où Jane pose des mots sur le chant. Hélas le refrain peine à accrocher à cause d’un phrasé sans fluidité. ‘Four Doors’ est un mélange d’électro cinématique aux voix fantomatiques qui rejoint l’esprit de ‘No Fairy’. Un titre court qui fait place à l’incantation chamanique psychédélique de ‘The Amazon’, sans doute le morceau le plus réussi de l’album où Jane chante dans les basses.

En à peine deux minutes, ‘L’Enfant Arbre’ parvient à vous envoûter avec piano, voix et batterie, une pièce que l’on aimerait se voir développer plus longtemps pour en connaître la suite. Parlé, chanté, encore une fois chamanique, ‘Blue Spaces’ est le troisième plus long morceau de l’album qui se poursuit avec un ‘Faces on the ground’ nettement plus énérvé. ‘Les Étoiles’ semble en être sa continuation naturelle et apaisée, voix et piano comme ‘L’Enfant Arbre’. ‘Hunter’s Procession’ est l’unique instrumental avec le dernier titre, une piste électro expérimentale de trois minutes qui nous change un peu des voix évanescences.

La basse de Mathew ouvre ‘This is not a Song of War’, la pièce épique de Blue Spaces. Plus de dix minutes à la rythmique lente, obsédante, qui va, montant en tension pour s’achever très rock. ‘Mirrors’ conclut Blue Spaces, un titre guère convaincant, très répétitif, qui ne semble mener nulle part et qui cache ‘Exit the Spaces’, une surprenante pièce instrumentale au piano que l’on pourrait qualifier d’étude de second cycle pour élève du conservatoire.

Blue Spaces laisse une impression mitigée avec de très bons morceaux (‘The Amazon’, ‘L’Enfant Arbre’, ‘Hunter’s Procession’, ‘Blue Spaces’, ‘This is not a Song of War’) et d’autres qui finissent par ressembler à la longue à du remplissage d’espace (‘Mirrors’).



Titres :

West
Four Doors
The Amazon
L’Enfant Arbre
Blue Spaces
Face on the Ground
Les Etoiles
Hunter’s Procession
This is not a Song for War
Mirrors & Exit the Spaces

Label :

12 Sounds Productions

Auteur :

Jean-Christophe

Map of Broken Dreams (2018)

Si vous appréciez Devin Townsend lorsqu'il tempère sa folie, vous aimerez également parcourir cette carte des rêves brisés. L'album de Great Leap Skyward, un quatuor de Melbourne, propose un metal progressif cinématique où emphase, growl et douceur cohabitent avec bonheur.

C'est une mégapole en ruine, sous un ciel d'apocalypse, qui illustre la pochette de Map of Broken Dreams. Un ange aux ailes de feu survole, sous un ciel tourmenté d'où jaillit des éclairs, des squelettes de gratte-ciel, des amas de décombres, des enseignes lumineuses aujourd'hui dérisoires, des murs tagués de messages que personne ne lira plus, une sculpture brisée, un autopont délabré.

Huit titres racontent pendant un peu moins d'une heure l'histoire d'un monde prospère qui bascule dans l'hiver nucléaire. Un concept album porté par un metal cinématique aux constructions progressives peuplé de guitares mélodiques et secoué de double pédale frénétique où claviers et violoncelle s'invitent parfois.

Le chant comme les mélodies possèdent l'emphase d'un Devin régulièrement torturé de growl pour rappeler qu'il s'agit de metal. Si la forme ne révolutionne pas le genre, la réalisation frise la perfection et on se laisse porter dès la première écoute par ce récit apocalyptique. Outre ce metal prog cinématique de facture relativement classique, le quatuor australien expérimente par petites touches, du violoncelle ('Sepulcral y Sia Nombre', 'Black Sea of Trees'), des marimbas ('Great leap Skyward'), du growl clair, des rythmiques électro ('Singularity') et même du flamenco ('Sepulcral y Sia Nombre'). Map of Broken Dreams brille par sa cohérence, ses touches très personnelles et une belle production, tout en nous rappelant Epicloud ou Transcendence.



Titres :

Great Leap Skyward
I am the Black Matriarch
Singularity
Kindred
Junkyard Planet
Nuclear Winter
Sepulcral y Sin Nombre
Black Sea of Trees

Label :

Metalapolis



Auteur :

Jean-Christophe

Galasphere 347 (2018)



Des instruments de musée (orgue Hammond, Mellotrons, Moogs, Oberheims, Korgs, Stratocasters et Les Pauls, ainsi que des Stylophones, Glockenspeils et Gizmotrons) du rock progressif symphonique, des artistes venant de groupes dont la renommée n'est plus à faire (Henry Fool, Anglagard, White Willow) et trois titres de plus de dix minutes chacun, voici Galasphere 347 et leur premier album du même nom.

Stephen, Ketil, Jacob et Mattias forment ce nouveau groupe qui comblera les amateurs de Genesis et de Bowness. La pochette, façon film de science-fiction des années soixante renforce encore cette immersion de quarante-deux minutes dans un rock progressif vintage : deux vaisseaux rouges voguent à pleine puissance dans l'espace intersidéral, laissant derrière eux une planète et sa lune.

Claviers cinématiques et guitare lancinante introduisent un chant doux et léger qui s'emballe sur un refrain aux sonorités eighties. 'The Voice of Beauty Drowned', comme le poème de Robert Graves, nous rappelle à la fois le jeune Pendragon et le Genesis des seventies, jouant couplet/refrain puis se lançant dans un break instrumental délicieux. Après sept minutes, alors que l'on croit le titre terminé, il repart de plus belle sur des claviers clinquants, dignes des grandes heures du néo-progressif, rebondissant sur 'Don't Delay'.

L'ange déchu commence sur une basse grondante, et si les claviers sonnent toujours eighties, le titre possède une évidente modernité de par sa construction qui, entre claviers à la Vangelis, trompette, passage funk et prog symphonique, nous éblouit par son inventivité. Un quart d'heure pour progheads en manque qui passe plus vite qu'un single pop de radio grâce au couplet/refrain facile.

Et puis nous plongeons en pleine science-fiction des débuts des sixties avec l'amant de Barbarella, une nouvelle pièce de quinze minutes, nettement plus rythmée que les précédentes, avec force de guitares électriques stellaires et poursuites de vaisseaux spatiaux qui se combattent au moyen de synthétiseurs vintages. Vous vouliez un morceau épique pour finir ? Le voilà.

Que dire, sinon que Galasphere 347 comble toutes les attentes et plus encore, que c'est un régal rétro contemporain néo symphonico progressif jouissif débordant de claviers vintages, de constructions alambiquées et toutefois très accessibles.



Titres :

The Voice of Beauty
Drowned
The fallen angel
Barbarella's lover

Label :

Karisma

Auteur :

Jean-Christophe

Conspiracy of fools de Apogee (2018)



Un duo germanique pour un album de soixante-dix minutes, comme les années qui connurent l'apogée du rock progressif. Une voix façon Tillison et Barrett sans la géniale folie créatrice du premier et les mélodies accrocheuses du second. Arne chante, joue des guitares, basses et claviers quand Eberhard tape sur les fûts. Conspiracy of fools possède les travers d'un projet solo et l'ambition du super groupe, des contraintes difficilement conciliables.

L'album recèle cinq pièces épiques et une timide esquisse acoustique, coincée entre ces mastodontes. Les claviers aux couleurs vintages ne sonnent pas franchement analogiques et le tape cogue frappe de Eberhard manque de finesse pour du progressif.

La voix du chanteur de Versus X ne chatouille pas les tympans, et son diapason diffère quelque peu des normes communément admises. Lors des refrains, vous croyez entendre le Pendragon de The Masquerade Overture quand sur les couplets vous retrouvez un peu le The Tangent du Sacre du Travail avec ses semblants d'orchestration.

La musique se veut plus au service de la narration que l'inverse. Malgré des pièces de plus de onze minutes, les rebondissements ne sont pas nombreux : une brève introduction instrumentale (sans doute les meilleurs passages), couplets, refrains, un break ou deux et l'affaire est pliée. Pas de virtuosité ni de déferlement de notes à attendre,, nos deux allemands ne possèdent pas le pedigree d'un Flying Colors.

Apogee devrait se donner des moyens, comme Tillison, s'entourer de musiciens aux multiples talents afin de colorer sa partition un peu terne. Le seul titre qui pétille dure moins de cinq minutes, le 'Losing gentle control', acoustique, délicat, qui échappe aux travers des autres morceaux.

Concept album comme il se doit, Conspiracy of fools a les yeux plus grands que le ventre pour deux musiciens pas assez virtuoses. Arne et Eberhard n'ont pas les moyens de leur ambition musicale.



Titres :

conspiracy of fools
incomprehensible intention
override our instincts
losing gentle control
colors and shades
the wispering from outside

Label :

Progressive Promotion
Records



Auteur :

Jean-Christophe

Icebound de Not A Good Sign (2018)



Après l'excellent From a Distance, Not a Good Sign nous revient avec Icebound, et force est de constater que le vent du renouvellement souffle en tempête après le départ de Francesco Zago, membre cofondateur du groupe avec Paolo « Ske » Botta, et la dernière apparition d' Alessio Calandriello au chant, remplacé par Gian Marco Trevisan dans le futur. Toujours épaulé par la production sans faille de Marcello Marinone, Paolo « Ske » Botta, qui signe l'ensemble des compositions (à l'exception de 'Truth'), nous immerge dans un bac à glace musical crimsonien sans concession où les instants mélodiques se méritent, imbriquées dans un contexte musical sombre, complexe, inventif, aux mille rebonds ; ajoutons à ce tournant musical l'ingénieuse et talentueuse intégration d'artistes invités dont l'apport est indéniable et en parfaite cohérence avec l'album.

Alors, quel parfum ces glaces nous réservent-elles ?

'Second Thought' en introduction est un électrochoc anxiogène immédiatement tempéré par un 'Frozen Words' en partie plus atmosphérique, le titre le plus progressif de l'album, complexe certes mais captivant par ses incessants changements de direction :

L'instrumental 'Hidden Smile' débute par un magnifique passage empreint de sérénité (ils sont rares ces moments dans l'album) avant de livrer un contenu plus contrasté, guitare et batterie prenant le relais des claviers pour apporter de la puissance ; puissance que le violon vient « congeler » pour délivrer un retour au calme en fin de titre.

'Down below', introduit par un court 'As If' évanescent, fait la part belle au chant en contrepoint, loin des chœurs harmonisés, d'Alessio Calandriello et de Gian Marco Trevisan ; un morceau à l'épine dorsale punchy multi directionnelle ponctuée d'un court mais « respirant » solo de guitare final.

Composé par Gian Marco Trevisan, 'Truth' offre trois minutes de prog à l'écriture classique avant que ne s'instaure l'opulence sonore d'un rétro-prog résolument ... moderne !

'Not Yet', 'Trapped In' et 'Uomo Neve' s'appréhendent comme une suite musicale et s'affiche comme une véritable carte d'identité du nouvel ADN de Not A Good Sign ; un concentré intelligent du reste de l'album pour crier haut et fort cette nouvelle identité.

Vous l'avez compris, cet opus navigue dans des eaux sombres, peuplées d'icebergs musicaux polymorphiques qui, au final, ont emprisonné toutes les influences vieillottes du rétro-prog pour ne laisser entrevoir que l'âme avant-gardiste de ce groupe ; ce parti pris en dérangera certains, je peux le comprendre, mais qu'il est bon de sortir de sa zone de confort et de se faire malmener par ce maelstrom glacé qu'est "Icebound" !



Titres :

BSecond Thought
Frozen Words
Hidden Smile
As If
Down Below
Truth
Not Yet
Trapped In
Uomo Neve

Label :

Autoproduction



Auteur :

François

Different Stories de Anubis (2018)



Je me souviens très bien du jour où le label Birds Rope nous fit parvenir d'Australie une pile de compact discs. Il y avait du Toehider, du Sleepmakeswaves, et surtout les deux premiers albums d'Anubis, un groupe qui a parcouru bien du chemin depuis. Nous les avons vu en live à l'unique édition du festival Prog The Castle en 2015, et depuis cette époque, à Neoprog, nous suivons de près leur carrière.

Quand, pour financer leur nouvelle tournée européenne 2018, ils proposèrent une compilation, je n'ai pas hésité une seconde, même si je n'aurai pas l'occasion de les écouter en concert cette fois.



Titres :

The Passing Bell (Parts 1-5)
The Deepest Wound
Fool's Gold
Dead Trees
Leaving Here Tonight
Hitchhiking to Bizantium
The Holy Innocent
Technicolour Afterlife

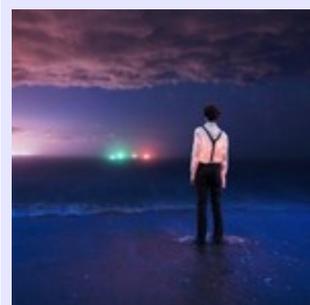
Une compilation ? Pas exactement, car toutes les versions proposées ici sont des interprétations, le plus souvent acoustiques, de titres issus de leur précédents albums. Huit morceaux appartenant à 230503 ('The Deepest Wound', 'Leaving Here Tonight'), A Tower of Silence ('The Passing Bell', 'The Holy Innocent'), The Second Hand ('Fool's Gold'), Hitchhiking to Bizantium ('Dead Trees', 'Hitchhiking to Bizantium') et le titre 'Technicolor Afterlife' qui aurait dû donner son nom à l'album 230503 et que l'on découvre dans cette compilation pour la première fois.

L'approche acoustique offre un autre regard, plus épuré, sur les compositions passées des australiens. Nous pourrions jouer ici au jeu des sept différences, qui de la version originelle ou acoustique semble la plus réussie. Pour ma part, j'apprécie beaucoup les deux approches. Certaines réinterprétations restent très fidèles, d'autres différent agréablement ('Leaving Here Tonight'). Piano, orgues, guitares acoustique, slide, jazz, batterie et percussions peuplent cet album avec l'apparition du saxophone de Martyn Cook dans 'The Holy Innocent'. Le chant se détache de ces nouveaux enregistrements, moins envahi par les claviers et les guitares électriques.

Marillion en son temps avait édité, même si ce n'est pas un live que nous écoutons ici, c'est un peu la même magie qui opère, et ce Different Stories se doit de figurer dans votre discothèque. Si vous ne connaissez pas Anubis, l'album sera une très belle approche du groupe, sorte de best of acoustique. Si vous les connaissez déjà, quelle plus belle manière de redécouvrir une partie de leur répertoire.

Label :

Autoproduction



Auteur :

Jean-Christophe

L-1VE de Haken (2018)



Enfin !!! Un nouvel album de Haken !!! Super !!! Youhou !!! Quoi ? C'est un live ? Ah... bon, tant pis.

Non... bien entendu loin de moi l'idée que ce 'L1ve' (notez cette astuce extrêmement originale qui consiste à remplacer une lettre par un chiffre... curieux que personne n'y ait jamais pensé...) soit mauvais. Soyons sérieux, c'est Haken ! Donc c'est forcément bien ! Mais depuis le temps que j'écoute les six albums du groupe, j'attends le septième avec un mélange d'impatience et de peur.



Titres :

CD 1

Affinity.exe/Initiate

In Memoriam

1985

Red Giant

Aquamedley

CD 2

As Death Embraces

Atlas Stone

Cockroach King

The Architect

The Endless Knot

Visions

Label :

Inside Out

Ce qu'il y a de bien avec les lives, c'est que l'on perçoit la vraie face des membres du groupe (je parle au sens figuré). Les compositions peuvent être géniales, il faut pouvoir les jouer. Et jouer du Haken pendant deux heures, c'est un peu comme courir un marathon tout en résolvant des équations du second degré de tête. Et j'en reste encore bouche bée. Le travail technique, de mise en place, et de mémoire pour être capable de replacer à la note près tous les titres joués dans ce live est époustouflant. Les sceptiques diront que certains passages sont pré-enregistrés et déclenchés en live. Peut-être, voir même sûrement, mais ils restent anecdotiques à mon avis.

Cet album a été enregistré à Amsterdam le 13 avril 2017 lors de leur tournée organisée pour les dix ans du groupe. Il comprend deux CD audio ainsi que deux DVD (la version vidéo du concert sur le premier, et quelques vidéos bonus prises lors de leur participation en 2016 au ProgPower festival à Atlanta sur le second). On y retrouve les titres les plus marquants du groupe bien évidemment, 'Atlas Stone', 'The Architect', 'Cockroach King', ou encore 'Visions'... tous les albums sont là avec tout de même un titre semi-original : l'album 'Aquarius' s'est vu condensé en un seul titre (vingt-deux minutes tout de même) et renommé Aquamedley.

En somme, rien de très neuf, mais du Haken quand même, donc forcément on aime. Et cela nous permet de patienter un petit peu plus longtemps avant le prochain album (bientôt ?).

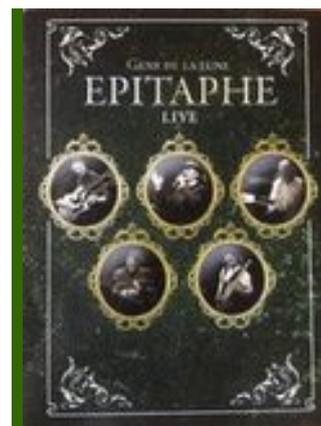
Auteur :

Guillaume

Epitaphe live de Gens de la Lune (2018)



En janvier 2016, Gens de la Lune jouait à Belfort l'opéra rock *Épitaphe*. Presque tout a été dit sur cette magnifique soirée pluvieuse dans nos colonnes, mais deux ans et demi plus tard sort enfin le tant attendu DVD. Nous nous devons d'y revenir.



Titres :

Brillant embryon
Triste mardi gras
Mon axiome bleu indigo
Le Baume érotique
Quelques détresses
Sous-off, Horreur !
Cueillir les secrets de l'aube
Les arts
Choc d'un prélude
Du haut de ma Citadelle
Où sont les routes de mes déroutes
Epitaphe

Label :

Freya Music

Auteur :

Jean-Christophe

Pour filmer ce concert, les Gens de la Lune disposaient de petits moyens, trois caméras sur pied, une centrale et une dans chaque travée latérale. C'est bien peu pour retranscrire l'atmosphère d'un live. Caméras fixes qui hélas vibrent parfois, zooms sans souplesse qui proposent des plans répétitifs. Visuellement le film est perfectible, comme le montage amateur de l'ensemble.

Vous ne verrez pas le public, sauf quelques têtes du premier rang, pas plus que vous n'entendrez leurs réactions, ou si peu. Le résultat visuel s'avère statique, un spectacle filmé comme "Au théâtre ce soir", qui rend assez mal compte du concert auquel nous avons assisté, et qui sublimait l'album studio.

La prise de son s'avère très honorable, même si les applaudissements semblent lointains. La production ne tire pas vraiment partie des projections sur l'écran central et du décor minimaliste de la scène (un lampadaire, un secrétaire). Le concert regardé à nouveau dans un salon, plus de deux années après, fait grise mine. Au lieu de profiter des images et de la musique, on découvre la maladresse des musiciens quand il s'agit de jouer un rôle, les grimaces de Francis et les faiblesses de la voix de Jean-Philippe.

En guise de souvenirs, ce DVD met en exergue ce que nous n'avions pas voulu voir ou entendre ce soir-là, pris par l'atmosphère du concert. Un live décevant qui arrive trop longtemps après sa sortie tant espérée.

Ones & Zeros Volume 0 de 3RDegree (2018)



Ones & Zeros Volume 0 est le second volet de Ones & Zeros Volume 1 sorti en 2015 par les américains de 3RDegree. D'abord le Volume 1, et ensuite le Volume 0. Pas très logique, me direz-vous. Après tout ce ne sont que des zéros et des uns, à l'image des informations stockées en vrac sur un disque dur, et ce n'est finalement pas si important que cela. Avec ce second CD les américains continuent d'exploiter leur idée basée sur un monde complètement digitalisé, virtuel, sous contrôle, et finalement assez déshumanisé. Addiction au numérique, absence de relations humaines, robot-compagnon à l'intelligence artificielle sensé combler tous nos vœux et désirs, futur pas très réjouissant, ravages de la boulimie des écrans et des réseaux sociaux, conception de bébés à la carte dans ce qui est devenu le meilleur des mondes sous emprise du "business as usual". Ni plus ni moins que de grosses interrogations sur le devenir de notre humanité, ainsi que sur désillusions que toutes ces digitalisations en tout genre peuvent, ou nous ont finalement apporté.

C'est Jean-Christophe qui a découvert ce groupe, et chroniqué la première partie de cette histoire, et je dois bien avouer que sans cela je n'aurais jamais connu ce groupe à la musique assez déroutante pour moi, car en fait je n'y trouve aucun repère connu. Je ne peux écouter tous les albums arrivant à la rédaction, et j'effectue parfois des choix un peu à l'aveugle. La surprise - bonne ou pas - est donc toujours au rendez-vous.

La musique jouée par le sextette prend son temps, avec un tempo souvent assez lent et des instruments qui ont le temps de s'exprimer individuellement. Le mot qui me vient est minimaliste. Pas dans l'acception contemporaine que certains y verraient, mais dans le sens où il ne semble rien y avoir de superflu. Ici pas de débauche de notes, de soli endiablés et de couches sonores empilées simultanément par les différents instruments. L'image que j'en ai est en fait une suite de séquences où chaque instrument prend la main, attendant patiemment que le précédent finisse, sans vraiment savoir quelle direction la musique va prendre. Nous sommes souvent en mode couplet refrain, mais cela n'enlève rien au caractère unique de cette musique. Vous entendrez quelquefois des claviers assez années 80 ('Re1nstall Overture'), des parfums de Genesis années 70 ('The Future Doesn't Need You', 'Olympia'), des chœurs dispersés dans tous les titres, un titre un peu plus dense et plus remuant dont certaines séquences vocales m'ont fait penser au dernier Beardfish ('Unintended Consequences'), très sûrement en partie dû par le timbre de la voix. Beaucoup d'influences assez variées en fait. Rajoutez-y un titre tryptique fleuve de quinze minutes ('Click Away!') dont les paroles sont uniquement disponibles sur le site de cette fameuse entité qui contrôle tout. Des paroles qui contiennent elles-mêmes des liens comme, par exemple, des conseils sur comment s'impliquer et soutenir la scène musicale de sa région. On l'a compris, nos compères américains semblent habitués à associer leur musique avec des messages politiques, et en faveur d'un élargissement à la réflexion et à l'ouverture à la culture en général.

Je ne sais pas si je vous ai donné envie d'écouter ce second volet musical, cette chronique étant assez périlleuse pour moi en termes de repères musicaux. Je ne peux en fait pas trop conseiller cette musique en fonction de profils particuliers de progheads. Le mieux est que vous l'écoutez, ensuite vous verrez si vos cages à miel en redemandent une louche ou non.



Titres :

Re1nstall_Overture
Connecting
Olympia
The Future Doesn't Need You
Unintended Consequence
Perfect Babies
Logical Conclusion
Click Away!
Ones & Zeros

Label :

Autoproduction

Auteur :

Laurent

Innerverse de Unkh (2018)



Cinq titres, quarante-quatre minutes et un nom imprononçable. Du Genesis qui aurait traversé les années disco sans dommage, du prog, qui, contre vent et marées, aurait su évoluer jusqu'à nos jours. Nous parlons de Unkh et leur second album Innerverse qui se devait d'arriver jusqu'à vos oreilles.

'Delusional/warp' est certainement la pièce la plus accrocheuse de l'album. Un titre qui monte, d'abord lent au piano et chant où s'installe une guitare et une basse, basse qui sur six notes, deviendra la clef de voûte de ces neuf minutes absolument géniales. 'Deep' poursuit de manière cinématique, encore une pièce bicéphale qui, après deux minutes de piano, emprunte à 'Abacab' un accord grinçant martelé et à 'Thrack' son final éléphantique. Une pièce instrumentale d'anthologie.

La mayonnaise tarde à prendre hélas avec 'The Showcase' et ses trois premières minutes mal fichues, chaotiques, grésillantes, au refrain horripilant avant de soudain, sur quelques notes d'orgue de barbarie, dégager l'horizon et reprendre pied dans l'album. 'Slumber' renoue avec le Tony Banks des grandes heures de Genesis, une pièce sublime qui en trois minutes résume Wind & Wuthering et The Lamb Lies On Broadway, "Close your eyes".

Bien assis, ceinture bouclée ? Vous voici parti pour près de vingt minutes de grand huit, de références croisées, de pur progressif comme on ose rarement en composer de nos jours. Bienvenus dans 'Dreamcatcher'. Les motifs se superposent au fil des minutes, disparaissent, se réinventent, entrecoupés de quelques accalmies vocales. Il y a du Transatlantic dans l'air sans les compromis mélodiques du super groupe.



Ici il faut rester bien accroché au bastingage pour ne pas perdre pied sous la déferlante. Yes, Genesis, King Crimson et qui sais-je encore se retrouvent dans la pâte de ce pudding progressif un peu indigeste quand même.

Si Innerverse se s'était pas pris les pieds dans le tapis au début de 'The Showcase' et avait concédé quelques transitions plus souples dans 'Dreamcatcher', l'album aurait fait un sans faute assurément. Unkh vous invite à un retour aux sources du prog et globalement le résultat est bluffant. A découvrir.



Titres :
Delusional/Warp
Deep
The Showcase
Slumber
Dreamcatcher

Label :
Freya Music

Auteur :
Jean-Christophe

Live reports

Roger Waters à Paris

Le 9 juin 2018 - U Arena – Nanterre



Cela faisait dix ans que je n'étais pas venu à Paris pour un concert. J'ai donc fait le voyage pour voir Roger Waters dans la nouvelle salle multifonctions de Nanterre, la U Arena qui peut accueillir jusqu'à 40 000 personnes en mode concert. La date du 9 juin avait été ajoutée après celle initiale du 8 juin 2018. Si cette dernière était complète, c'était loin d'être le cas le second soir. En arrivant, je cherche l'entrée correspondant à mon billet. Là on me dit que le dernier étage où j'avais ma place est fermée et qu'ils allaient donc me surclasser en me donnant une nouvelle place où je serais plus prêt de la scène. J'ai un fort doute sur ce fait mais je suis plus face à celle-ci et à l'écran géant, c'est donc plutôt pas si mal au final.

La fosse est coupée en deux. La moitié proche de la scène est réservée aux tickets or avec des places assises sur des chaises. La moitié éloignée est destinée aux spectateurs debout. Le concert était annoncé à 20 heures pile. Alors qu'est sorti l'an dernier son dernier album solo, *Is this the life we really want ?*, celui-ci n'est pas mis en avant pour cette tournée. Celle-ci s'intitule *Us and them* comme le titre présent sur *The dark side of the moon*, album joué en quasi intégralité ici. Mais je pense qu'il a aussi été choisi parce qu'il convient bien au message que veut faire passer Roger Waters.

C'est avec quelques minutes de retard qu'apparaît sur le très long écran géant (qui devait faire pas loin de 70 mètres) une image de dune avec une personne assise qui regarde la mer de dos. Il faut noter que le stade est prévu pour avoir un écran géant à cet endroit aussi en configuration sportive. Le son du vent et des mouettes se fait entendre aux quatre coins de la salle. Cela dure environ un quart d'heure avant que le ciel devienne rouge. Nous nous éloignons alors de la terre au son de 'Speak to me' avant d'enchaîner sur 'Breathe'. Les dix musiciens sont regroupés au centre de la scène, semblant tout petits par rapport à l'écran. Deux choristes blondes sont présentes. Il s'agit de Jess Wolfe et Holly Laessig du sympathique groupe Lucius si vous aimez la pop folk. La basse vrombissante de 'One of these days' se fait ensuite entendre et Roger Waters commence à se promener sur la longue scène. Il apparaît aussi sur l'écran géant par instant au milieu des vidéos. Des horloges apparaissent ensuite à l'écran pour lancer 'Time' suivie de 'Breathe' et 'The great gig in the sky' où Jess Wolfe et Holly Laessig livrent une grande performance vocale. Changement d'univers avec l'apparition d'une planète rouge et d'une machine en forme de bête alors que se font entendre les notes de 'Welcome to the machine'. Viennent ensuite trois titres du dernier album solo de Waters. Le public ne les connaît pas forcément et donc la ferveur retombe un peu. Pourtant musicalement ces titres ne dépareillent pas. Ils sonnent de la même manière que des morceaux plus anciens.

Aux premiers accords de 'Wish you were here', le public reprend du poil de la bête. 'The happiest days of our lives' annonce l'arrivée de 'Another brick in the wall part 2'. Une dizaine de jeunes en habits de prisonniers cagoulés font leur apparition sur scène. Ceux-ci sont toujours issus de la région où le concert a lieu. Ils commencent à ôter leur cagoule puis chantent et dansent avant d'ôter leur chemise et de laisser apparaître un tee-shirt noir sur lequel est inscrit Resist. 'Another brick in the wall part 3' est directement enchaîné. Roger Waters annonce un entracte et le mot RESIST s'affiche en grand sur l'écran. Puis Resist what et Resist who. Vont suivre une liste de noms de personnes auxquels il

faut résister. Le premier d'entre eux est Mark Zuckerberg. Suivront notamment pêle-mêle l'ambassadrice des Etats-Unis à l'ONU, les dirigeants d'extrême droite européenne dont notre Le Pen nationale, le prince d'Arabie saoudite, un secrétaire d'état américain et la discrimination antipalestinienne qui reviendra plusieurs fois lors de la soirée. Il faut dire que Roger Waters est un membre très actif de l'organisation BDS qui appelle au boycott d'Israël à cause de sa ségrégation envers les palestiniens. Cela finira sur des thèmes plus environnementaux avec les plastiques qui tuent les baleines. Les réactions du public à cet inventaire sont plutôt timides.

Après cet entracte très politique, la suite allait forcément l'être aussi. Et quoi de mieux qu'Animals pour l'évoquer. Après une sonnerie d'alarme, des craquements et un son de tremblement de terre font apparaître des tours qui se révéleront être celles de l'usine de Battersfield et qui prendront place au-dessus de l'écran, ce dernier représentant le corps de l'usine. Le cochon volant est aussi présent au-dessus de l'usine. 'Dogs' et 'Pigs' vont s'enchaîner durant une bonne vingtaine de minutes. Les porcs, maîtres du monde, sont passés au pilori. Sur 'Dogs', c'est le musicien californien Jonathan Wilson, auteur d'albums solo plutôt sympathiques, qui chante, alors que les choristes s'escriment sur les percussions. La guitare de Dave Kilminster est mise en avant lors de ses soli. Sur Pigs de nombreuses caricatures de Donald Trump de plus ou moins bon goût défilent sur l'écran. Un cochon gonflable vient survoler les spectateurs. Sur le final, une série de citations de Trump apparaissent sur l'écran géant avec pour finir "Trump est un porc". 'Money' permet encore de mettre à l'honneur une belle palette de nos dirigeants mondiaux. 'Us and them' permet à Ian Ritchie de se mettre en valeur au saxophone. Le message politique ou humanitaire est encore présent sur l'écran avec notamment les manifestations Black lives matters, des bombardements, des soldats, des enfants, des bidonvilles et des gens qui cherchent de la nourriture dans les poubelles. Un autre titre du dernier solo de Waters est ensuite joué, le single 'Smell the roses'. Le solo est ici exécuté par Jonathan Wilson. Retour à la face cachée de la lune avec 'Brain Damage' et 'Eclipse', alors qu'une lune noire parcourt la salle, une pyramide à base de lasers apparaît au dessus des spectateurs bientôt traversée par des rayons aux couleurs arc en ciel reconstituant la pochette de l'album. Roger Waters profite de l'ovation pour présenter les musiciens. Outre ceux déjà cités, nous retrouvons Bo Koster (claviers et piano), Jon Carin (claviers, piano et guitares), et Joey Waronker (batterie). Puis il demande au public son attention pour lire un petit texte au cours duquel il a notamment remercié la France pour 1789 (Déclaration des droits de l'homme) et 1948 (Déclaration universelle des droits de l'homme) mais l'a aussi critiqué pour l'emprisonnement de certains militants de BDS. C'est d'ailleurs au niveau de cette association que son engagement est le plus polémique. Avant de juger, je pense qu'il est préférable de se renseigner.

En rappel, Roger Waters nous laissera 'Comfortably numb' chanté en grande partie par Gus Syffert (basse et guitare). Le solo final joué par Dave Kilminster est toujours terrible.

Le show se termine par le retour de l'image du début avec une fillette qui vient rejoindre sa mère qui était assise sur la dune. Le son était excellent et d'un niveau sonore loin d'être assourdissant. Ce concert alliait parfaitement splendeur visuelle et musique enchanteresse superbement interprétée. A 75 ans, Roger Waters a toujours une présence assez étonnante. Ce concert méritait indubitablement le déplacement. Pour le côté politique, à chacun de se faire une opinion. Il n'empêche qu'après le mouvement "Dénonce ton porc", 2018 n'est vraiment pas l'année du pauvre cochon.

Set-list

Partie 1

Speak to me, Breathe, One of these days, Time, Breathe reprise, The great gig in the sky, Welcome to the machine, Déjà vu, The Last refugee, Picture that, Wish you were here, The happiest days of our lives, Another brick in the wall part 2, Another brick in the wall part 3

Partie 2

Dogs, Pigs (three different ones), Money, Us and them, Smells the roses, Brain damage, Eclipse

Rappel : Comfortably numb

La fête de la musique à Illkirch-Graffenstaden

Le 21 juin en France, nous fêtons la musique. Une institution lancée comme un joyeux foutoir sous l'impulsion de Jack Lang et qui, au fil des années, a quelque peu perdu de sa spontanéité. Là où les groupes amateurs jouaient au coin des rues, dans les bars, sur les places, se sont installés de grandes scènes où se produisent des blockbusters du rock.

Par chance, dans les communes désargentées ou radines, cela se passe encore un peu à la bonne franquette : des scènes à taille humaine sont mises en place et des groupes non professionnels s'y produisent; les élèves de l'école de musique, la fanfare locale, un trio de blues improvisé, un quatuor de rock garage énervé ou même, parfois, un quintet de rock progressif.

A Illkirch-Graffenstaden, depuis quelques années, la scène locale de rock progressif est à l'honneur, et cette année deux formations du genre jouaient devant l'Illiade.

Le 21 juin 2018 à 18h45



Le premier groupe se nomme JAniS, sorte de pop floyd à deux guitares, une basse, batterie et claviers. A 18h45, à l'heure où l'on commence à préparer le repas, alors que le soleil offrait un terrible contre-jour à la scène, le quatuor alsacien se lance dans un set de leur cru, loin des reprises qu'ils jouent d'habitude. Pas d'extravagance sur scène, les musiciens restent concentrés sur leur partition, s'adressant occasionnellement aux spectateurs : un public encore très disséminé à cette heure, des amis, de la famille, quelques curieux qui écoutent de loin, sur la pelouse. JAniS joue le plus souvent une pop rock où des claviers s'invitent, des mélodies accrocheuses qui donnent envie d'en écouter plus.

Le 21 juin à 18h45



Le concert sera de courte durée puisqu'à 19h45, Out5ide prend la relève. Nous connaissons mieux ce groupe pour l'avoir écouté en 2016 Au Camionneur à Strasbourg et avoir chroniqué leur album Naked dans nos colonnes. Ils en préparent d'ailleurs un nouveau d'après les rumeurs. L'équipe est nettement plus rodée à la scène. Philippe (chanteur guitariste) et Laurent (guitariste) font le show, allant jusqu'à inviter des enfants pour danser avec eux.

Nous aurons même droit à un moment "Jacques Martin", avec Philippe s'accroupissant micro à la main pour demander



leurs prénoms aux têtes blondes, hilarant quand on le voit avec son look de hardos gentil. Pendant ce temps la pelouse s'est bien remplie, mais devant le groupe cela reste désert, à part quelques bambins qui courent dans tous les sens et deux photographes concentrés. Dommage car Out5ide en live, ça mérite le détour, un prog hard-rock énergétique qui sied à merveille à la scène. Leur set finit trop vite hélas, il faut laisser place à la suite, suite que je ne verrai pas, afin d'être en forme pour Galaad et Lazuli Chez Paulette le lendemain.

Et si l'année prochaine, la commune d'Illkirch-Graffenstaden organisait une scène prog, avec JAniS, Lest, Out5ide, Camembert, Lemmings Suicide Myth, Family Affair Project, Cris Luna, The Loomings ou Perpetual Escape, qu'en pensez-vous ?

Plini au Grillen

Le 25 juin 2018 à Colmar

Le Grillen ouvre ses portes à 19h30 sous une belle lumière de début de soirée. Ça ne se bouscule pas au portillon, nous sommes au jugé une soixantaine de personnes. Quelques T-Shirts à l'effigie de Dream Theater, Persefone, Gojira, Slipknot sont disséminés dans le public qui attend sagement la première partie de cet événement australo-américain.

J'avais coché de longue date dans mes tablettes ce concert de Plini, dont les prochains mois vont être très occupés. Pas question cette année de louper cet artiste dont le dernier album m'avait tapé dans l'œil (et les oreilles) lors de sa découverte. En Juillet 2016, Plini s'était déjà produit en première partie de Animals As Leaders au Grillen. Cette fois il est en tête d'affiche. Colmar est de fait l'avant-dernière date de la tournée française de l'australien, qui finira son French Tour trois jours plus tard à Montpellier.

La scène baigne dans une lumière bleue, avec bien sûr en fond de toile un énorme et mince quartier de lune, signe distinctif du guitariste. Ce soir il y a deux groupes que je vais découvrir en première partie: Arch Echo et Mestis.



La scène amplifiée du Grillen

Arch Echo monte sur scène à 20 heures pile. Arch Echo est un quintette américain qui a sorti son premier album éponyme en Mai 2017. Ce qui me frappe tout de suite est la Strandberg tenue par Adam (Rafowitz); je retrouve bien sûr le son particulier de ces guitares que j'ai découvert avec Plini. Je ne suis pas guitariste, mais le look de cet instrument a tout de suite accroché mon regard. Je me dis alors que l'artiste a rameuté ses potes férus de Strandberg pour jouer avec lui. Richie, qui s'éclate à la batterie en un style très explosif, dira quelques mots pour présenter le groupe. Durant le set, Adam s'amuse particulièrement avec Joey au clavier. Je ne me reconnais pas particulièrement dans la musique jouée par les américains qui n'est en fait pas trop ma came. Une musique très rapide, très technique, avec des basses saturées qui explosent les oreilles. Ce n'est pas assez mélodique pour moi, cela semble très brouillon, sans canevas réel, et l'on ne peut reconnaître les instruments qui semblent tous noyés dans la masse de notes. Les spécialistes me rétorqueront sûrement que c'est la base du métal fusion-djent, je ne suis pas super fan. La petite séquence jazzy du clavier sera pour moi un petit moment d'éclaircie sonore, alors que le quatrième et dernier titre 'Afterburger' ajoute de nouveau une grosse séquence de basse saturée, pour ne pas changer.

Les membres de Arch Echo sont tous très jeunes (quatre d'entre eux sont fraîchement sortis du Berklee College of Music), nul doute que leur style s'affirmera et s'affinera au fil des années.

Après une demi-heure de concert, après avoir débarrassé et reconfiguré l'avant-scène, Arch Echo laisse la place à Mestis.



Adam Rafowitz (guitare) et Joey Izzo de Arch Echo.

Photo Ola Strandberg

Mestis débute à 20h45 pile, les horaires sont pour le moins carrés. On retrouve une Strandberg, cette-fois ci en basse dans les mains de Simon. Mestis est le projet solo de Javier Reyes, le guitariste de Animals As Leaders. Le concert commence avec 'Uno Mas Mor' de l'album Polysemy. Le groupe, qui utilise des séquences électroniques enregistrées, se bananera sur l'intro et ses cris de mouettes. L'incident est géré avec le plus grand naturel: on s'arrête et on recommence. Avec ce sentiment que l'erreur n'est vraiment pas grave et fait partie du jeu. La musique distillée est plus en place que le premier groupe, mais c'est encore du bon gros poutrage de basse. 'Mt. Pleasant' tabasse déjà un peu moins, Javier prend la parole pour dire que ce titre parle pour lui de ses voisins d'enfance. Les titres s'enchaînent, j'ai toujours beaucoup de mal à entrer dans la musique, les haut-parleurs crachent encore et toujours beaucoup beaucoup trop de basses. Chris le batteur reprendra Javier sur l'entame d'un titre, celui-ci nous gratifiera d'un "Heum I'm not used to this mind sheet". Là encore ce n'est pas grave, cela n'empêche personne d'avancer. J'accroche un peu plus sur 'Pura Vida', Javier nous demande de faire du bruit jusqu'à la prochaine ville à côté, et accueille Jake, guitare à paillettes et T-Shirt Leprous, qui jouera un petit solo sur le titre suivant avant de s'éclipser momentanément. Le set durera trente-cinq minutes tout rond. Encore une fois je reste dubitatif sur le style de musique joué. Je n'accroche pas, un point c'est tout.



Photo Ola Strandberg

Après ces deux courts concerts, je me demande encore une fois quel est l'intérêt de pousser dans le rouge le décibelmètre, qui flirte régulièrement avec les 103 Db. Une personne dans le public se bouche les oreilles depuis un petit bout de temps. Son ami lui propose des bouchons, elle lui fera signe qu'elle en a déjà.

A une époque où l'on tente de sensibiliser de plus en plus le public aux troubles auditifs, je ne comprends toujours pas cette option de bruit maximal. Quel en est l'intérêt ? En tout cas les nouveaux bouchons que j'étreigne ce soir jouent pleinement leur rôle et ne sont vraiment pas du luxe.

Alors voici le dicton du jour:

"Pour éviter le gros son,
Mettez des bouchons,
Vos oreilles vous remercieront."

Une petite demi-heure de battement, le temps de prendre un petit bol d'air, et Plini et sa petite troupe entrent sur scène à 21h45.

Les rangs du public ont entre-temps légèrement grossi, nous sommes en tout cas moins d'une centaine de personnes pour un concert qui restera donc confidentiel, du moins en Alsace. Nous retrouvons les artistes qui ont joué précédemment avec Javier: Simon Neil Grove qui a troqué une basse Strandberg pour une autre basse de la même marque, Chris Allison à la batterie, Jake et sa guitare couleur crème pailletée.

Après deux premiers titres en guise d'apéro bien sympathique, Plini demande qui dans la salle a un prénom très court. "Luc" fusera spontanément du public, c'est le prénom que nous répéterons en rythme sur 'Heart'. Les titres s'enchaînent, et je découvre l'artiste en live.



Photo Ola Strandberg

Le guitariste n'est pas une bête de scène, il est plutôt calme, posé et statique. Il aura régulièrement de gros blancs entre les titres, ce n'est pas grave, sa guitare parle très largement pour lui. Fin sourire effacé aux lèvres, à la fois concentré et décontracté, son regard fixe et légèrement perdu dans les nuages semble régulièrement chercher des connexions silencieuses avec d'autres personnes dans l'assistance. Je mesure combien sa guitare semble petite, contrastant avec des doigts à la fois très longs et fins qui courent sur les cordes, capables de couvrir un nombre hallucinant de frettes avec une seule main. Sûrement une toute petite partie de ce qui fait son talent de guitariste. Les notes fusent, tout le monde est en place, c'est du travail d'orfèvre, on sent le nombre incalculable d'heures de musique et de complicité passées ensemble. En fait les gars se parlent entre guitares interposées, juste du regard, cela suffit amplement.

Plini lance ensuite un "Let's play jazz !" et "How many of you like djent ?", Simon se lance dans un gros solo, l'australien à la chemise fleurie invite Javier sur scène afin de montrer ses talents de "world vocalist growl". Aussitôt dit, aussitôt fait, un bon vieux growl emplit l'espace du Grillen. Le public se réveille enfin. C'est au tour de Chris de montrer ses talents à la batterie sur fond de basse.

Les présentations faites par le maître de cérémonie, tout le monde repart cette-fois-ci en impro. Les gars ne sont pas démonstratifs, mais qu'est-ce que ça joue bien ! Encore quelques titres, quelques accords chantés, Plini et Jake, qui a changé de guitare, se serrent une grosse main, ce qui ne les empêche pas le moins du monde de continuer à faire chanter leurs cordes avec la main qui reste.

Plini annonce 'Let's jam now !', et c'est un dialogue en forme de mini battle qui s'amorce entre Plini et Jake. C'est jouissif, c'est hypnotique, les gars parlent et dialoguent encore et toujours avec leur guitare. Mais que se disent-ils ? J'aimerais être dans leur tête et ressentir les éclairs de plaisir filant à toute allure dans leurs neurones musicaux. Le concert finira en feu d'artifice avec 'Electric Sunrise'. Nous essayons bien un rappel, mais ce sera hélas peine perdue. Ce concert aura duré une heure pile.

La lune est sortie de la salle et a pris quelques quartiers supplémentaires lors de sa montée lumineuse dans le ciel profond et limpide de Colmar. Je suis content d'avoir vu Plini. Un jeune artiste discret, simple, la tête légèrement dans les nuages - à moins que ce ne soit dans la lune -, les pieds bien ancrés sur terre, et dont la guitare vaut tous les discours du monde. Un artiste qui a une belle et longue carrière devant lui.

Les photos sont de Ola Strandberg. Tiens donc ! Eh oui, le big boss de Strandberg officie aux photos lors de la tournée de Plini. Voilà l'explication de la présence de cette fameuse "Strandberg connection". Je n'avais aucune idée de à qui je parlais lorsque j'ai touché deux mots au photographe qui shootait ce soir-là.

Merci Ola !

L'interview

Lazuli Chez Paulette le 22 juin 2018

Le lendemain de la fête de la musique, pendant le sound-check de Galaad, derrière le pub rock Chez Paulette, à Pagny derrière Barine, dans un petit coin de nature, je me suis entretenu avec les cinq gardois délégués de Lazuli qui se sont livrés, avec beaucoup d'humour, aux questions de la rédaction.

Neoprogram - Bonjour !

Lazuli - Bonjour !



Photo Régis Amann

Neoprogram - Est-ce que vous vous considérez comme un groupe de rock progressif ?

Claude - Moi je ne réponds pas (rires).

Dominique - Oui et non, oui dans le sens où la famille du prog est très ouverte, aucun groupe ne se ressemble. Dans ce sens là nous nous sentons faire partie de cette famille mais par contre nous ne nous disons jamais "tiens on va composer un morceau de prog", "on va faire un morceau hard rock ou machin", notre démarche n'est jamais là, nous faisons de la musique tout simplement. Et puis après ce n'est peut-être même pas à nous de décider si c'est du prog ou non je crois. Ceci dit, c'est une belle et grande famille dans laquelle nous nous sentons bien.

Neoprogram - Qu'est-ce qui explique votre renommée outre-Rhin ?

Claude - C'est mon physique (rires).

Vincent - Il n'y a pas vraiment de logique je crois.

Claude - Je pense que cela vient de leur culture, leur curiosité. Ils sont toujours prêts à découvrir quelque chose de nouveau.

Vincent - Les français vont aux concerts quand ils connaissent, les allemands vont aux concerts pour connaître, pour

moi la différence est là.

Lazuli - Ho c'est beau ! (rires).

Vincent - Même pas préparé... (rires).

Dominique - A ça s'ajoute aussi les programmeurs. On a la chance d'être programmés en Allemagne parce que certains prennent des risques. En France, à part des fous furieux comme ArpegiA, les programmeurs ne prennent pas trop de risques. Mais est-ce qu'il y a un public en France ? Je pense que oui.



Photo Régis Amann

Neoprogram - Je vous ai vu au Z7 pour la première de la tournée, vous êtes plus cools maintenant ?

Vincent - On a réussi à desserrer un peu la mâchoire oui (rires), il y avait aussi le contexte , le fait qu'Ali ait dû se rendre à l'hôpital.

Dominique - Il y avait quelques éléments contre nous ce jour là, on était un peu tendus.

Claude - En plus, du fait que c'était la première.

Dominique - Nous n'avions aucune idée de comment sonneraient les morceaux sur scène, même si tu les as répétés avant.

Romain - Et comment le public allait réagir aussi.

Neoprogram - Vous n'aviez pas encore de retours sur l'album ?

Vincent - Si, mais un album ce n'est pas pareil, en live il faut que l'on arrive à le restituer.

Dominique - Ce concert en Suisse a été l'exutoire, après je crois que ça allait beaucoup mieux.

Neoprogram - Vous avez fait beaucoup de dates depuis ?

Dominique - Pas autant que nous aurions aimé, une petite quinzaine.



Neoprogram - Quand la plupart des groupes français chantent en anglais Lazuli résiste. Vous restez avec la langue de Molière. Vous ne croyez pas à l'anglais vendeur ?

Dominique - Peut-être que mon anglais ne serait justement pas vendeur ! (rires). Je crois que cette question, tu ne me l'aurais pas posée si tu m'avais entendu chanter en anglais (rires).

Claude - Après il faut savoir écrire pour l'anglais.

Romain - Adapter les textes à l'anglais ne marcherait pas, l'écriture de Domi est tellement pointue, c'est impossible de l'adapter à l'anglais. Je n'arrive même pas à la comprendre en français (rires).

Dominique - Pourtant il existe une pression sur les textes en anglais, on l'a souvent eue par le passé.

Vincent - Même Fish, lors d'une soirée autour de la vodka, avait essayé. "Je t'aide" avait-il dit à Domi.

Dominique - Il parlait du principe que l'anglais nous permettrait de rayonner davantage. Mais le temps passant, je pense le contraire. Il vaut mieux posséder un certain "exotisme" quelque part plutôt que de singer maladroitement les anglophones. La première fois où nous avons joué en Angleterre, nous étions dans nos petits souliers, car je sais que là-bas la langue française n'est pas forcément appréciée. Mais je pense que si tu chantes avec le cœur, peu importe la langue avec laquelle tu t'exprimes.

Neoprogram - En Allemagne le public semble plutôt considérer les textes en français comme une des qualités de Lazuli.

Vincent - Ca doit leur rappeler leur années collège (rires). Non mais sérieusement, en Allemagne, des fans nous ont dit avoir repris leurs cours de français de collège pour comprendre nos paroles.

Claude - Ho les gars, y a combien de gamines en France qui ont pris Allemand en première langue à cause de Tokyo Hôtel (rires) ?

Neoprogram - Depuis quatre albums, Lazuli s'est réinventé par la force des choses. Est-ce que ça a été difficile de repartir de quasiment zéro, et est-ce que ce fut plutôt une chance finalement avec le recul ?

Claude - Ca été une chance dès le début, il n'y a pas de doute. Dès que Romain et Vincent ont été là.

Dominique - Oui, dès qu'ils ont été là (rires).

Claude - Après les doutes sont venus (rires).

Dominique - C'est vrai qu'au moment de la rupture, ce fut un séisme, on a pensé à tout arrêter. A qui pourrait-on demander de repartir avec nous ? On pensait à deux personnes et nous n'arrivions pas à en envisager d'autres, Romain et Vincent. On s'est dit, s'ils n'acceptent pas, on arrête. Alors un soir...

Vincent - ils nous ont invité à manger, on a beaucoup bu et on s'est retrouvés embarqués (rires).

Dominique - On a tout de suite senti que ça allait être une naissance, même pas une renaissance pour Lazuli. On avait l'impression que tout avait changé à ce moment là.

Gédéric - Pour moi le vrai Lazuli a démarré en 2009, le reste avant, j'ai oublié, même s'il y a eu des beaux concerts et tout ça. Je pense que c'est pareil pour Claude et Domi, depuis que Romain et Vincent sont là, c'est une ouverture, woaw qu'est-ce qui s'est passé ? Et là tout a démarré, je ne dis pas redémarré mais démarré.

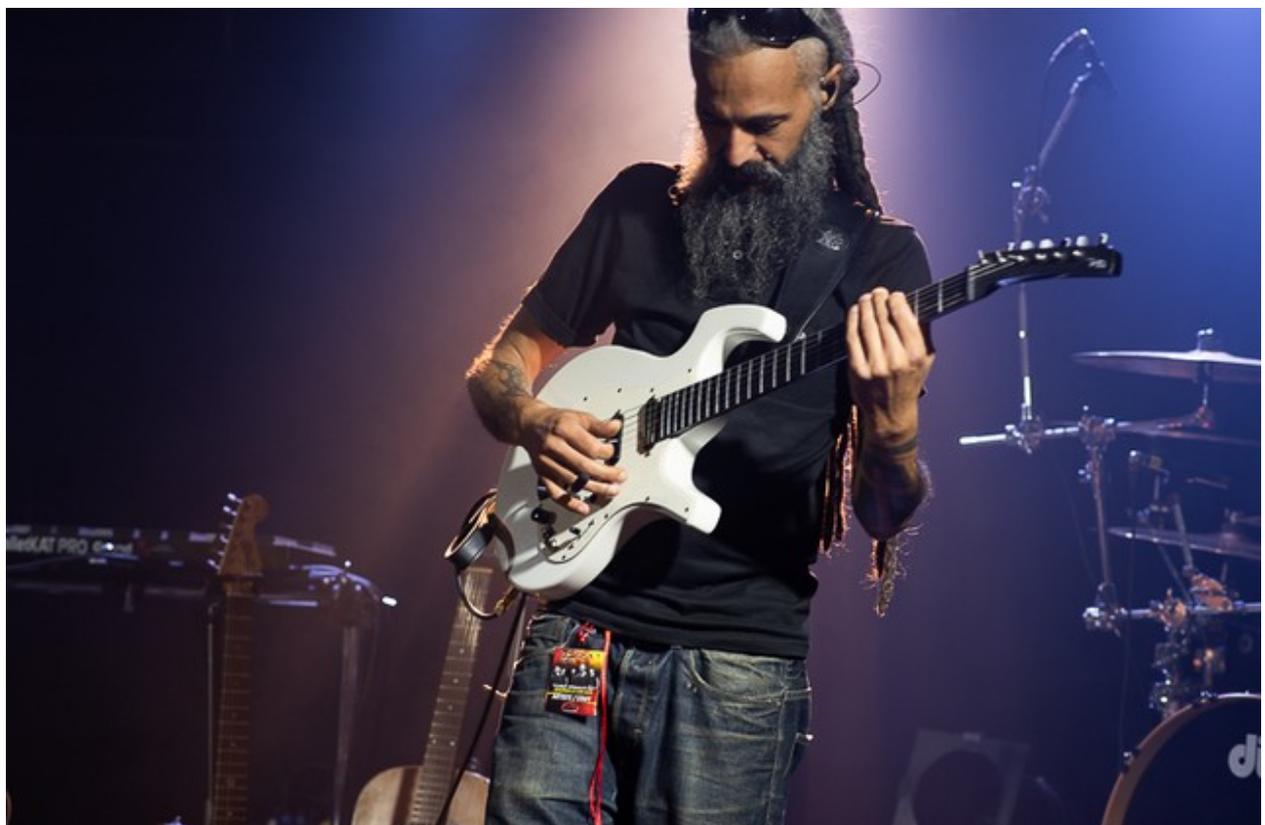
Vincent - Moi je suis passé de fan à batteur du groupe.

Claude - Romain ne savait même pas que nous existions.

Romain - Ma copine de l'époque écoutait Lazuli et moi je ne connaissais pas. Je me disais, ils ont trop de barbe (rires), mais ça a changé ma vie, j'ai tout appris avec vous.

Vincent - Il a appris à faire deux fois le même riff (rires).

Romain - Brancher un cable XLR, jack, c'est quoi le MIDI ? C'est quoi un ordinateur ? Je jouais du piano classique.



Neoprogram - Il y a une chose vraiment surprenante avec vous en concert, c'est votre bonne humeur.

Romain - C'est l'alcool (rires).

Neoprogram - Je n'ai jamais vu un groupe dégager une telle énergie positive en live. D'où vient cette bonne humeur, ces sourires quand vous jouez, quand vous allez à la rencontre des gens ?

Romain - Le kiff sur scène, le plaisir d'être ensemble.

Dominique - Il faut beaucoup s'aimer sinon ça ne marche pas.

Claude - Surtout lorsque l'on reste deux mois ensemble dans un camping car, il faut s'apprécier.

Dominique - Je crois qu'il n'y a pas de secret, c'est l'amour qu'il y a entre nous.

Claude - L'amour fraternel je précise (rires).

Dominique - Oui ! Il faut préciser tu as raison, les journalistes des fois... (rires).

Romain - Des fois on est trois dans le même lit (rires).

Dominique - Je crois que nous sommes tous conscients de la chance que nous avons de vivre ce truc là, parce qu'on ne sait jamais de quoi demain sera fait. C'est un des privilèges de l'âge, celui de savoir vivre pleinement l'instant présent. Romain, le plus jeune, a la même philosophie de vie.

Claude - Il est peut-être vieux dans sa tête (rires).

Romain - C'est ça, j'ai dû m'adapter (rires).

Vincent - La première date que l'on a fait ensemble, c'était en Espagne et étions logés dans un hôtel quatre étoiles avec jacuzzi etc. Et le premier truc qu'ils nous ont dit c'est : "Faites gaffe, c'est pas toujours comme ça !" (rires).

Dominique - Justement, si tu n'as pas ce plaisir d'être ensemble, les mauvaises expériences, et il y en a eu, comme l'épisode du camping car à six, peuvent tout détruire.

Romain - On serait juste bien ensemble musicalement, ça ne l'aurait pas fait dans le camping car.

Neoprogram - Nos âmes saoules semblait un album rempli de colère avec la violence des mots comme de la musique. La saison 8 me semble plus apaisée même si les textes défendent des idées pas innocentes. La colère est-elle passée, êtes-vous arrivés au stade de la résignation, de la constatation ?

Dominique - Je n'ai pas ce ressenti là.

Gédéric - Si tu le compares à un album d'Hélène et les Garçons, c'est sûr, c'est un peu plus vieux (rires). Quand il écrit, Domi a toujours cette relation à l'humain, le temps, l'écologie et malheureusement ce sont des sujets qui ne sont pas partis pour s'arranger. Après musicalement, l'album est peut-être un peu plus soft oui.

Dominique - Est-ce que la musique donne une autre impression des textes, peut-être. Après c'est l'âge aussi. Ma colère ne s'apaise pas mais je trouve d'autres moyens pour l'exprimer au même titre que quand j'étais plus jeune, je chantais beaucoup plus fort, plus haut. Avec l'âge j'ai plus envie de dire les choses tendrement. Quand tu cries, on ne t'écoute plus. Est-ce que c'est ce qui se retrouve au niveau des textes également ? Peut-être y-a-t-il plus de mélancolie présente sur cet album.

Neoprogram - Quand tu parles des réfugiés dans 'Les Côtes', le texte est tout sauf frontal.

Dominique - Oui, je pense que tu peux dire beaucoup plus de choses en étant moins frontal, avec des métaphores. Le prochain album sera peut-être différent, c'est aussi des humeurs du moment. L'album a été écrit sur une période courte, durant l'été je crois.



Neoprogram - Est-ce facile de défendre des idées comme la tolérance, l'écologie, dans la France de 2018 et est-ce que vous n'êtes pas chahutés de temps en temps ?

Vincent - Ils ont le droit de dire ce qu'ils veulent et nous aussi.

Dominique - Nous avons eu une altercation via Facebook au sujet de Marine. Je pense que le fait de se parler peut changer les choses. Au lieu d'être frontal avec cette personne, je suis rentré dans la discussion et finalement les choses se sont apaisées. Je me dis (peut-être est-ce naïf) qu'il aura fait un pas vers nous, moi j'estime l'avoir fait en n'étant pas trop direct.

Vincent - Il faut rester en accord avec ses idées je pense.

Dominique - Alors est-ce qu'en France tout est perdu ? Non je ne le pense pas.

Neoprogram - Qu'est-ce qui est le plus dur en France, sortir un album ou organiser une tournée ?

Vincent - Sans aucun doute la seconde. Si tu as de l'argent, sortir un album c'est juste une formalité. Enfin... il faut avoir des choses à dire (rires). Après organiser une tournée en France pour nous, à part jouer pour 50 € et des pâtes... Mais si on veut rester intermittents du spectacle et ne pas perdre d'argent c'est plus compliqué. Quand tu vois certains festivals qui demandent de l'argent aux artistes pour être sur scène, pour obtenir des premières parties...

Dominique - Nous avons la chance d'avoir des tourneurs dans d'autres pays, mais pas en France.

Romain - En France il y a principalement de gros tourneurs et quand tu vois les artistes avec lesquels ils travaillent, on se demande si nous avons notre place.

Vincent - La plupart des tourneurs français font jouer les groupes étrangers. Quand tu vois les affiches, c'est un peu le même festival qui se déplace sur tout le territoire.

Neoprogram - Pour finir quels sont vos projets ?

Claude - Partir en vacances (rires).

Dominique - Nous avons des dates qui se profilent en Angleterre fin novembre, et après une grosse tournée en Allemagne et Pologne. Nous avons également commencé à travailler sur de nouveaux morceaux mais pour ça nous avons encore le temps, il faut que Saison 8 vive, et puis nous avons envie de rejouer quelques morceaux plus anciens, nous en parlions justement hier soir.

Neoprog - Merci beaucoup à vous et bon concert !

Lazuli - Merci à toi.



Quelques concerts à venir en France

- 04/08/2018 Karcus Rock au Château - Villersexel
- 04/08/2018 Ashby Rock au Château - Villersexel
- 04/08/2018 Gens de La Lune Rock au Château - Villersexel
- 04/08/2018 Marillion Rock au Château - Villersexel
- 05/08/2018 Anekdoten Rock au Château - Villersexel
- 18/08/2018 Karcus Festival Crescendo - Saint Palais sur Mer
- 19/08/2018 Tryo Festival Crescendo - Saint Palais sur Mer
- 19/08/2018 - Galaad Festival Crescendo - Saint Palais sur Mer
- 21/08/2018 - Franck Carducci Festival Crescendo - Saint Palais sur Mer
- 15/09/2018 The Pineapple Thief La Maroquinerie - Paris
- 20/09/2018 Pain Of Salvation La Laiterie - Strasbourg
- 21/09/2018 Franck Carducci Chez Paulette - Pagny-derrière-Barine
- 15/09/2018 Barclay James Harvest OTB festival - Colmar
- 15/09/2018 Ange OTB festival - Colmar
- 15/09/2018 Lemmings Suicide Myth OTB festival - Colmar
- 20/09/2018 Pain Of Salvation La Laiterie - Strasbourg
- 21/09/2018 Franck Carducci Chez Paulette - Pagny-derrière-Barine



Et prochainement

